

(dé)gradés

Grande distinction

À François Rouffignon, étudiant en 1^{ère} candidature en Communication à l'ULG, auteur du but qui a récemment qualifié le Standard pour les 8^{es} de finale de la coupe de Belgique face à Beveren. Notre jeune footballeur jouait là son deuxième match seulement avec l'équipe première. Il est entré sur le terrain à 20 minutes de la fin, et trois ballons lui ont suffi pour propulser son équipe au tour suivant de la compétition. L'année dernière, il figurait dans le onze de base de l'équipe nationale des moins de 20 ans lors de la coupe du monde en Malaisie. Astreint à un rythme de un ou deux entraînements par jour avec son club, François Rouffignon avoue néanmoins avoir quelques difficultés à concilier ses études universitaires et sa carrière sportive.



Distinction

À Philippe Deguent, journaliste de la RTBF, qui animera dès le 3 février prochain une nouvelle émission scientifique sur la chaîne publique. Matière grise, c'est le nom du nouveau programme, entend mettre la science à portée de grand nombre au travers de portraits de chercheurs, de dossiers portant sur certaines recherches, d'informations sur les nouvelles technologies, etc. La maison Reyers renoue ainsi avec un créneau d'information abandonné depuis de trop longues années (si l'on veut bien considérer sa mission de service public). En outre, je suis heureux de constater que Matière grise a obtenu un créneau horaire plutôt décent, soit 21h20 le mardi à un rythme d'une émission toutes les cinq semaines.



Recalés

Toutes les chaînes de télévision, y compris parfois de service public (voir RTC Liège) qui ont trop sérieusement tendu leur micro à divers astrologues, cartomanciens et autres bonimenteurs au tournant des années 1997 et 1998. Fallait-il vraiment que ces médias ajoutent à la crédulité des uns et au cynisme des autres leur formidable puissance de feu ? Il est d'ailleurs assez piquant de constater que les journalistes qui se laissent aller à de telles naïvetés scient la branche sur laquelle ils prétendent poser leur siège. Car, après tout, dès lors qu'il serait possible de prédire l'avenir, à quoi bon s'encombrer de personnes dont le boulot consiste au contraire à raconter ce qui s'est passé.

Libertés académiques

Hello, Dolly...

C'est en cousant ensemble des morceaux de cadavre, puis en appliquant une forte décharge électrique que la poupée humaine ainsi raccommodée que Victor von Frankenstein fabriqua, dit-on sa "créature". Procédé harassant, macabre et – il faut bien en convenir – d'un médiocre rendement, tant sous le rapport de la rapidité d'exécution que sous celui de la qualité du produit fini (qui sera, d'ailleurs, promptement retiré du marché). Mais, au moins, toute une morale de l'artisanat enveloppait-elle l'acte du baron : résultant d'un savoir-faire plus que d'une science, d'une dextérité patiente et non d'une reproduction mécanique, chaque créature, si d'autres étaient sorties de l'atelier, eût été singulière, irremplaçable, identifiable (car identique à aucune autre).

Les perspectives de clonage humain, que nous fait miroiter Mr Seed, et qui n'attendent pour se réaliser que la levée de quelques difficultés techniques ainsi qu'un appoint massif de capitaux privés, annoncent, sous cet angle, un progrès décisif : le passage de l'artisanat à l'industrie (et, de là, à une certaine irresponsabilité). Voici bientôt le temps de l'individu-prototype et de la naissance par translation génétique. Et pourquoi pas, au-delà, quand le mouvement sera enclenché, celui de la production sérielle d'êtres humains répondant mécaniquement à quelque modèle idéal, dont il ne resterait qu'à coder le profil ? Donnez-moi un homme, je vous le rends en double, copie certifiée conforme. Vous craignez la mort de votre enfant ? Je vous garde sa réplique au frigo. Vous ne pouvez pas procréer ? Je vous reproduis.

Assez sur ce ton. L'affaire est trop sérieuse pour être traitée sur le mode ironique, même s'il y entre, à coup sûr, bien des fantasmagories et bien des naïvetés. La nouveauté, cette plongée dans

l'inconnu, favorise autant les transports d'inquiétude que les emballements d'enthousiasme.

Je laisse à ceux qui en ont la compétence le soin de peser, dans cette affaire, le pour et le contre strictement scientifiques, pour m'inquiéter ici, non tant du clonage en tant que tel, que des représentations de l'homme que le grand public pourrait être tenté d'y associer. Celle, d'abord, d'un homme qui puisse, réellement, être reproduit à l'identique : comme si la totalité d'un sujet se résorbait dans son capital génétique et comme si, en amont, chacun d'entre nous portait, inscrit dans ses gènes, le chiffre de ce qu'il est et de ce qu'il deviendra (c'est suivant cette logique que certains "chercheurs" américains ont cru isoler le gène de l'homosexualité ou celui de la "faiblesse intellectuelle" de la population noire). Représentation, ensuite, d'un homme réifiable, qu'on pourrait (ne serait-ce que techniquement) ramener au rang d'un objet, d'une simple réserve d'organes. Représentation, encore, d'un homme qui pourrait exister sous deux espèces : d'un côté l'humaine dignité du prototype, de l'autre la sous-humanité du produit dérivé.

« Rien ne peut arrêter la science », objecte Mr Seed à ceux qui entendent faire obstacle à sa détermination. Il a raison, je le crains : d'où qu'il provienne, aucun interdit, dans l'histoire, et fort heureusement en règle générale, n'a été suffisamment puissant pour entraver l'évolution technique ou scientifique. Ce sont les usages et les retombées de la science qu'il convient – en l'occurrence, au plus vite – de réglementer. Pour que les rêves et les ambitions de quelques-uns ne deviennent pas, demain, le cauchemar de tous.

Pascal Darand

On nous écrit

Chaque année, au début de mon cours *Anthropologie politique de l'Amérique latine* dans le cadre du DEA en Relations internationales, je demande aux étudiants ce qu'ils connaissent de cette région du monde. Le résultat est toujours le même : plage, soleil, foot, carnaval de Rio, enfants abandonnés, violence urbaine. J'apprécie cette franchise de leur connaissance limitée et stéréotypée, parce que ces étudiants suivent mon cours pour en apprendre plus sur l'Amérique latine et en particulier sur le Brésil (...)

La description de ce grand pays, que j'ai retrouvé dans une précédente édition du *Quinzième Jour*, ne correspondait pas du tout à la réalité que je connais, puisque j'ai vécu sept ans au Brésil et que j'ai fait là-bas une bonne partie de mes études en anthropologie sociale. Depuis lors, je garde un contact scientifique avec ce pays. J'étais vraiment déçu et choqué par l'absence d'informations valables dans l'article et par la façon dont on dénigrat l'image de Fatima en la présentant comme incapable d'exercer sa profession. Le ton néo-colonial qui s'abattait sur elle, *par pro toto* pour tous les étudiants étrangers d'un pays en développement, me dérangeait profondément (...)

Rectifions un peu les choses : le Brésil a un peu moins de 5 000 étudiants en doctorat à l'étranger, dont une partie qui ne passent que la phase "expérimentale" de leur thèse dans une université étrangère afin de faire avancer plus vite la recherche, parce que les laboratoires européens ou américains disposent en moyenne de plus d'appareils par chercheur.

Par ailleurs, le gouvernement brésilien donne de moins en moins de bourses de doctorat pour l'étranger, parce que le Brésil

Autant savoir... plus

dispose déjà suffisamment de professeurs universitaires formés à l'étranger qui puissent assurer un très bon encadrement du doctorat. C'est donc par libre choix et mus par la volonté de connaître une autre culture et un style de travail différent (et je salue ce différent, pas nécessairement meilleur), afin de s'enrichir par cette nouvelle expérience et de surcroît d'apprendre une autre langue, que les Brésiliens viennent à l'ULG ou ailleurs. Alors, cela m'a fait sourire de voir dénoncer comme défaut le fait que la jeune Fatima doive d'abord écrire en portugais, ensuite en anglais pour finalement écrire la version française de son texte. Il me plairait d'avoir plus d'étudiants belges qui maîtrisent autant de langues. La construction européenne oblige, en principe...

La plupart des doctorants brésiliens à Liège sont déjà professeurs universitaires au Brésil. Il me semble peu crédible, alors, que quelqu'un qui est professeur de chirurgie-traumatologie, ne connaisse que la pratique. D'ailleurs, je ne pense pas que l'ULG accepterait un doctorant dans ces conditions.

Je souhaiterais un peu plus d'efforts pour éclairer sérieusement les lecteurs et ce ne peut être qu'en sortant des stéréotypes selon lesquels les Brésiliens (ou les personnes en provenance d'un pays en développement en général) n'ont pas la bonne mentalité pour la recherche et ne pensent qu'au carnaval. À propos, Rio de Janeiro se trouve à 1 500 km au nord de Curitiba, il se peut même que Fatima n'ait jamais vu ce fameux carnaval, sinon par la télévision comme la plupart des Européens. Le Brésil n'est pas une entité homogène, mais une multiplicité de réalités socio-économiques.

Tonkin LASK
Chercheur à la faculté de Droit

Le Quinzième Jour n° 67

Place du 20-Août 7, bâtiment A-1, 4000 Liège - <http://www.ulg.ac.be/le15jour/>
Conseil éditorial : Danielle Bajomée - Joseph Denooz - Jacques Dubois. Éditeur responsable : Jacques Dubois.
Rédacteur en chef : François Louis (04) 366 44 13. Secrétaire de rédaction : Nathalie Daelz (04) 366 44 14. E-mail : le15jour@ulg.ac.be. Fax (04) 366 44 22.
Responsables de la page "Clic clic culture" : Christine Servais. Rédaction : 2^e étage en ASC (orientation Information et médias).
Photographie : 1^{er} étage St-Luc (reportage - Chr. Pleunis). Secrétariat : Joëlle Oris (04) 366 56 95. Mise en page : Claire Leroux.
Régie publicitaire : UNHIEP (04) 224 74 84. Photographie : Comegra. Impression : Imp. Frings. Avec la collaboration de Pierre Kroll.



Du 22 janvier au 4 février 1998